

Projeté au théâtre "Al-Madina"

"Massaker", un documentaire sur les massacres de Sabra et Chatila

PROJETÉ DURANT LE FESTIVAL "VIOLENCE CIVILE ET MÉMOIRES DE GUERRE, ICI ET AILLEURS" ORGANISÉ AU THÉÂTRE AL-MADINA PAR "UMAM, DOCUMENTATION ET RECHERCHE", LE FILM "MASSAKER" CO-RÉALISÉ PAR MONIKA BORGMANN, LOKMAN SLIM ET HERMANN THEISSEN, EST UN DOCUMENTAIRE SUR LES MASSACRES DES CAMPS PALESTINIENS DE SABRA ET CHATILA. DEUX DES RÉALISATEURS, MONIKA ET LOKMAN NOUS RACONTENT LES TENANTS ET LES ABOUTISSANTS DE CES CENT MINUTES DE PROJECTION.

Ayant travaillé pendant dix ans comme journaliste basée au Caire pour la radio allemande, Monika Borgmann écrivait, également, des articles pour différents quotidiens de son pays. En 2001, elle a arrêté le journalisme et depuis elle a cofondé avec Lokman Slim, "Umam", la maison de production qui a coproduit "Massaker", ainsi que la société de documentation et de recherche "Umam" à but non lucratif. Lokman Slim, éditeur de Dar el-Jadid, se décrit comme un citoyen libanais qui paye ses taxes et réclame ses droits. Pour lui, ce film qui a commencé à prendre corps depuis sa rencontre avec Monika, trois ans auparavant aurait pu être interdit par la censure libanaise s'il n'avait pas été présenté dans le cadre d'un festival. "Notre problème, affirme-t-il, est double: la censure en tant que telle et la censure faite par un service non compétent précisément et avec les précédents qu'il a accumulés en matière d'interdiction. On a eu la permission pour une seule projection dans le cadre de l'événement de la semaine dernière. Il est déjà sorti en salle en Grèce et sera en salles à Paris au début de l'année prochaine.

Comment avez-vous eu l'idée de ce film?

Lokman: Tout a été mis en route à notre rencontre. Ce documentaire de cent minutes est centré sur six personnes qui ont participé manuellement aux massacres de Sabra et Chatila entre les 16 et 18 septembre 1982. Le film est une sorte d'étude psychologique concernant ces tueurs. La grande problématique - si problématique il y a - c'est le massacre en tant que tel et s'il est une affaire indi-

viduelle ou collective. A part ce côté "pédagogique", on est confronté à la problématique d'une violence, non dans le cadre d'un événement particulier, mais dans le sens universel.

Monika: Si on prend l'exemple d'autres massacres, on verra que chacun a des circonstances différentes. La violence exercée que ce soit entre chrétiens et druzes, ou Palestiniens et habitants de Damour ou entre autres belligérants, n'est pas somme toute différente par sa nature.

Lokman: Sabra et Chatila est un



Les co-réalisateurs de "Massaker".

événement particulier par rapport à d'autres massacres, parce qu'il a mis trois acteurs majeurs confrontés de façon bilatérale: les Libanais, les Palestiniens et les Israéliens.

Quel message essayez-vous de faire passer dans "Massaker"?

Monika: Dans ce film, on se demande comment quelqu'un devient violent? Quand la violence individuelle devient collective?

Y racontez-vous pourquoi les gens ont commis ces massacres?

Lokman: Bien sûr, le film en parle. Mais telle n'était pas notre approche. On a essayé de démonter le mécanisme; comment ces gens si communs peuvent faire l'Histoire, car on croit que l'Histoire n'a pas besoin de grands gens, car elle se fait par des gens somme toute bien banals.

Qu'essayez-vous de retracer le film ?

Lokman: Il essaye de retracer la généalogie de cet événement. Qu'est-ce qui a préparé ces gens banals à perpétrer ces crimes collectifs? Nous montrons la "priming period" d'un génocide. C'est une sorte de mise sous condition démontrée par des exemples clairs et personnalisés. Quand une personne reçoit l'ordre de tuer, elle le fait sans poser trop de questions.

Voyez-vous une relation entre ce

qui a motivé ces tueurs et les explosions qui secouent dernièrement le pays?

Lokman: On parle de massacre et de violence collective d'une prestation de violence où participent beaucoup de gens. Le ministre Marwan Hamadé a parlé de "sniping", un coup ciblé. Alors qu'à Sabra et Chatila c'est la tuerie en masse. Ce sont des personnes morales ou physiques qui ont poussé les gens à commettre ces massacres, comme au Rwanda où une radio a soulevé la foule. C'est armer un tueur

qui conduit le spectateur dans cette sorte d'Odysée de la violence. Il n'y a aucune image de Beyrouth. Nous montrons par trois fois des confrontations entre tueurs et photos de victimes. De plus, nous avons délibérément choisi des prises de fond abstraites.

Comment avez-vous trouvé la réaction du public?

Les réactions étaient très différentes. Il y en a qui ont demandé pourquoi avoir pris six témoignages, alors que nous aurions pu nous contenter d'un seul. Notre réponse a été que nous ne voulions pas stéréotyper des gens qui ont commis ce massacre. Chacun des tueurs a réagi d'une façon différente lors de la confrontation avec les images des victimes. Nous avons cependant constaté qu'ils ont montré très peu de regrets et beaucoup d'habileté à refaire la même chose. Et c'est normal. Qu'avons-nous fait de notre legs guerrier et violent? Nous ne l'avons pas effacé, mais il est devenu une sorte de compte-courant de la violence, un compte d'épargne. N'importe quelle personne peut en tirer profit à n'importe quel moment.

Quand on veut, on peut mobiliser les gens en utilisant un fragment de l'Histoire à des fins bien précises. C'est la mobilisation à coups de petits rappels de la mémoire collective. Ce qui nous ramène à la question: Peut-on continuer à ériger le principe de l'impunité comme base de la réconciliation? On n'est jamais tombé dans le narcissisme libanais par rapport à la guerre et, dans ce sens-là, nous avons organisé ce festival, en plus du désir de mettre l'expérience libanaise dans un contexte plus global.

Dans "Massaker", les réalisateurs ont préféré axer sur le langage corporel. La caméra bouge, se concentre sur des parties du corps, la peau, la sueur... Comme ils n'avaient pas la possibilité de montrer les visages des tueurs, ils avaient un prétexte tout trouvé pour utiliser cette technique esthétique qui a ravi les critiques artistiques et a été acceptée par des jurys de festivals internationaux, comme celui de Berlin. Cependant, si le théâtre "al-Madina" était plein à craquer lors de cette unique séance, il reste sûrement qu'une grande partie de Libanais voudraient voir ce film sur grand écran. ■

HÉLÈNE RECHMANY